

## La musique liturgique – Sacrée ou profane ?<sup>1</sup>

Mary Berry

En préparant cet exposé, j'ai longuement et sérieusement réfléchi à la manière de traduire en anglais le mot français « profane ». En anglais, plutôt que de parler de musique « sacrée ou profane », on dirait plutôt *sacred or secular, sacred*, signifiant « considéré comme convenant particulièrement à une divinité » alors que *secular* signifie « concernant exclusivement ou essentiellement les affaires de cette vie, en particulier la poursuite de la richesse ou du plaisir ». Dans ce contexte particulier, je préférerais utiliser en anglais le mot *secular*, qui équivaut à *wordly* – relatif aux affaires de ce monde – car normalement, en anglais, *profane* est plutôt l'équivalent de « blasphématoire », ce qui est peut-être trop fort. Néanmoins, je garde en réserve cette dernière signification car nous verrons qu'elle va peut-être bien dans le sens de ce que nous voulons dire<sup>2</sup>.

Examinons tout d'abord quelques-uns des textes en langue vernaculaire qui ont envahi nos liturgies depuis environ un siècle, et plus encore ces dernières années. Vous serez, je pense, tous d'accord pour dire que la très grande majorité des hymnes charismatiques ou « pentecôtistes » – telles que *My Mother's Prayer* ou *Jesus and I talk them o'er* – conviendraient mieux à des dévotions privées qu'à la liturgie, laquelle est, par définition, une prière publique. Il semble difficile de classer comme « liturgie » des phrases telles que : « Le ressac de la mer, les coups de la tempête changent la forme du rivage », ou encore : « Les vautours chanteront, les chacals loueront Dieu » – deux exemples tirés de *New Hymns for the Lectionary* –. Ces chants sont-ils véritablement destinés à remplacer le Trait, le Graduel ou l'Alléluia ? Quant à : « Il suffit d'une étincelle pour allumer un feu », « Sur la route de la vie, je cours avec Jésus » ou « D'un coup de pied, Jésus, fais-moi entrer dans les buts de la vie », sans doute de tels chants conviennent-ils à une veillée autour d'un feu de camp mais guère pour le sanctuaire. Et il y en a d'autres encore qui sont si indiciblement et délibérément vulgaires que je préfère m'abstenir de les citer. Je pense en particulier à l'un d'eux qui, avec ses expressions équivoques, est tellement scabreux qu'on peut certainement le qualifier de blasphématoire.

---

<sup>1</sup> Actes VIII. Versailles. 8 au 10 novembre 2002.

<sup>2</sup> Les définitions anglaises sont reprises du *Oxford Concise Dictionary*.

Je préfère évoquer des choses qui sont véritablement sacrées et essayer de découvrir ce qui les rend telles. Je vais donc parler, comme vous l'aurez sans doute tous deviné, de notre héritage chrétien commun : le plain-chant, qui nous ramène à nos véritables racines. Dans le *Credo*, nous récitons : « Il ressuscita le troisième jour *conformément aux Écritures*. »

Je me permets de vous rappeler un bref passage des Actes des Apôtres, chapitre 8 verset 26. C'est l'histoire de Philippe et de l'eunuque.

L'Ange du Seigneur s'adressa à Philippe et lui dit : « Pars et va-t'en, à l'heure de midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza ; elle est déserte. » Il partit donc et s'y rendit. Justement un Éthiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, qui était venu en pèlerinage à Jérusalem, s'en retournait, assis sur son char, en lisant le prophète Isaïe. L'Esprit dit à Philippe : « Avance et rattrape ce char. » Philippe y courut, et il entendit que l'eunuque lisait le prophète Isaïe. Il lui demanda : « Comprends-tu donc ce que tu lis ? » – « Et comment le pourrais-je, dit-il, si personne ne me guide ? » Et il invita Philippe à monter et à s'asseoir à côté de lui. Le passage de l'Écriture qu'il lisait était le suivant : « Comme une brebis, il a été conduit à l'abattoir ; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche. Dans son abaissement, la justice lui a été déniée. Sa postérité, qui la racontera ? Car sa vie est retranchée de la terre. »

S'adressant à Philippe, l'eunuque lui dit : « Je t'en prie, de qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? » Philippe prit alors la parole et, partant de ce texte de l'Écriture, lui annonça la Bonne Nouvelle de Jésus.

<sup>(36)</sup> Chemin faisant, ils arrivèrent à un point d'eau et l'eunuque dit : « Voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? »

Ici, la version de Douai et l'*Authorized Version* ajoutent un verset :

<sup>(37)</sup> Et Philippe dit : « Si tu crois de tout ton cœur, tu peux être baptisé. » Et il répondit et dit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. »

<sup>(38)</sup> Et il fit arrêter le char. Ils descendirent tous les deux dans l'eau, Philippe avec l'eunuque, et il le baptisa.

<sup>(39)</sup> Mais quand ils furent remontés de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus. Et il poursuivit son chemin tout joyeux.

Que se passe-t-il exactement dans ce récit ? Un homme intelligent, cultivé, compétent et, sans doute, extrêmement riche lit à haute voix, avec quelque étonnement, le livre du prophète Isaïe. L'apôtre Philippe s'approche, monte s'asseoir à côté de lui dans le chariot et, prenant pour point de départ la prophétie d'Isaïe sur le Serviteur souffrant, il entreprend d'ouvrir les yeux de l'Éthiopien au mystère de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, et à la nécessité du baptême. Nous avons ici tous les éléments d'un drame liturgique spontané : la rencontre, le dialogue, avec des questions et des réponses, et la révélation divine. Pourtant, ce qui se déroule sous nos yeux, c'est l'Église enseignante à l'œuvre dans les premiers temps de sa mission : partant d'un passage de l'Ancien Testament, Philippe, l'enseignant, explique que la prophétie s'est désormais réalisée en la personne de Jésus-Christ.

Dans l'Église primitive, cet enseignement portant sur la personne de Jésus, fermement fondé sur les Écritures et notamment sur les prophéties de l'Ancien Testament, incombait aux Apôtres et aux Évangélistes. D'autres membres de la communauté chrétienne participaient eux aussi à cet enseignement, mais leur rôle était différent. Concrètement, dans la liturgie chrétienne –qui avait ses racines dans le judaïsme et l'avait dépassé–, certains hommes étaient chargés de lire ou de chanter à voix haute des passages des livres de l'Ancien Testament : cette tâche incombait officiellement aux lecteurs ou aux chantres, ces deux fonctions étant à l'origine quasiment identiques. Cependant, par la suite, elles se sont progressivement dissociées : le *lecteur* se contentait de psalmodier sur un ton récitatif, avec des variations d'accent pour les intonations, la ponctuation et les cadences. Par contre, le *chantre* magnifiait le texte sacré, l'« habillant » pour ainsi dire de vérité et de beauté, employant tous les moyens de son art pour faire ressortir le sens du texte et ses implications christologiques. Son rôle était donc d'une importance inestimable car, grâce à son art musical, il arrivait à communiquer non pas seulement la vérité elle-même mais aussi la qualité lumineuse de la vérité religieuse. La musique liturgique que saint Augustin entendit à Milan au IV<sup>e</sup> siècle fut l'un des facteurs qui le poussa à se convertir. Il s'exclame : « Et que de larmes à tes hymnes, à tes cantiques ! Les voix doux-sonnantes de ton Église me faisaient vibrer à l'aigu. Elles me coulaient, ces voix, dans les oreilles, et, dans mon cœur, la vérité se distillait. »

Une des choses qui m'a toujours beaucoup frappée dans notre liturgie occidentale, c'est la très grande prédominance des textes tirés de l'Ancien Testament, mais aussi le soin remarquable avec lequel ils ont été sélectionnés : quels que soient ceux qui les ont choisis –peut-être certains de ces tout premiers chantres qui les ont mis en musique–, ils semblent avoir eu un sens absolument

extraordinaire de ce qui convenait à chacune des fêtes. Comment savaient-ils quel texte, quelle prophétie exactement choisir, et quel accent donner à des idées ou à des mots particuliers ? À mon idée, il devait exister une sorte de fonds commun de passages bien connus, tel que celui que l'Éthiopien lisait. La plupart devaient être connus de tous : ils les avaient appris lors de leur catéchèse lorsqu'ils étaient néophytes et pendant leur instruction lorsqu'ils étaient catéchumènes ; cela expliquerait bien, de la part de ceux qui ont composé cette musique, leur intelligence extraordinaire pour l'accomplissement ultime des prophéties de l'Ancien Testament, réalisées dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Sans doute avaient-ils reçu une catéchèse et une formation excellentes.

De fait, on retrouve certaines traces de cette instruction et de cette formation dans la liturgie. On constate en particulier que, dans le *Graduale Romanum*, les textes des chants de communion chantés pendant le Carême, à partir du Mercredi des Cendres, s'inspiraient des Psaumes pris dans leur ordre numérique croissant. Aujourd'hui encore, malgré toutes les modifications, on arrive parfois encore à retrouver des vestiges de la série originelle, en commençant par le psaume I le Mercredi des Cendres. Il est vrai qu'il fallait alors apprendre le psautier par cœur ! Et l'on sait que les textes d'un très grand nombre de chants s'inspirent des Psaumes.

Je réfléchissais à ces questions lorsque je suis tombée sur un livre de C. H. Dodd, ancien professeur de théologie à Cambridge et membre honoraire du *Jesus College*. Intitulé : *According to the Scriptures*, ce mince volume rassemble des conférences données au séminaire de théologie de Princeton (New Jersey) il y a plus d'un demi-siècle, en 1950. Autant que je sache, il est peu probable que le Pr Dodd, qui n'était pas catholique, ait eu une connaissance poussée de la liturgie occidentale traditionnelle, et encore moins du riche répertoire du chant grégorien. Pourtant, j'ai récemment découvert qu'il possédait un *Graduale Romanum* et qu'il était accoutumé de le consulter pendant la Semaine Sainte. Sa spécialité était d'étudier les citations de l'Ancien Testament que l'on trouve dans le Nouveau Testament. Il avait avancé l'hypothèse que, à l'époque apostolique, il existait effectivement un fonds commun de textes qui fournissaient des citations aux premiers auteurs chrétiens, prouvant que Jésus était effectivement le Messie longtemps attendu, qu'il était le Fils de Dieu et que sa mission sur la terre était le salut de l'humanité. Pour essayer de découvrir ces citations communes, le Pr Dodd recherchait, dans le Nouveau Testament, des passages de l'Ancien Testament qui étaient cités au moins une, deux ou trois fois par un ou plusieurs auteurs du Nouveau Testament. Dans son troisième chapitre, il donne une liste de quinze passages de ce genre, qu'il appelle *témoignages* ; dans chaque cas, il donne toutes les références voulues, le contexte dans

lequel ces citations ont été utilisées et l'interprétation chrétienne que leur donnaient les auteurs. Je me suis demandé si l'un ou l'autre de ces passages se retrouvaient dans certains des anciens chants liturgiques. Les chantres et les apôtres auraient-ils puisé dans le même fonds commun ?

J'ai constaté avec étonnement et joie que le tout premier de ces *témoignages* était un texte que nous connaissons très bien, qui est repris à l'occasion de l'une des plus grandes fêtes du Temporal : la Nativité de Notre-Seigneur. Il s'agit d'un verset d'un Psaume qui est cité dans Ac 13, 33 et deux fois dans l'Épître aux Hébreux : 1, 5 et 5, 5 ; les Actes des Apôtres le précisent explicitement : « Ainsi est-il écrit dans les Psaumes. » Ce verset (Ps 2, 7) dit : « Tu es mon fils, moi-même aujourd'hui je t'ai engendré. » Le Pr Dodd fait remarquer que l'Épître aux Hébreux précise, à propos de ces citations, que ces paroles ont été « dites » ou « prononcées » par Dieu, ainsi d'ailleurs que le précise le psalmiste lui-même : *Dominus dixit ad me*. La chrétienté d'Occident cite ce passage depuis les temps les plus anciens. Comme nous le savons, c'est le texte de l'Introït de la Messe de Minuit –chant noble et solennel qui éclate mystérieusement à nos oreilles depuis le plus profond de l'hiver et des ténèbres de la nuit–. Ce texte ne s'applique pas directement à l'enfant né de Marie à Bethléem mais plutôt à la génération éternelle du Verbe dans le sein du Père. C'est Dieu le Fils qui parle et, dans le discours qui est mis dans sa bouche, il rapporte les paroles de son Père divin : *Dominus dixit ad me : "Filius meus es tu, ego hodie genui te"* – Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. » Mieux encore, la notation musicale la plus ancienne de cet Introït renforce cette affirmation, en soulignant les pronoms et l'adjectif possessif : « Tu es mon Fils – *Filius meus*– Aujourd'hui je –*ego*– t'ai engendré. » Les signes employés indiquent qu'il faut ralentir sur ces mots et les appuyer.

Ce mystérieux dialogue se poursuit tout au long de la messe. Dans le Graduel, on trouve une citation d'un autre Psaume qui poursuit ce dialogue d'une manière tout à fait appropriée. Cette fois, c'est le Père qui parle, et la notation primitive montre que chaque mot est appuyé : *In splendoribus sanctorum, ex utero ante luciferum genui te* – « Parmi les splendeurs des saints, avant l'aurore, je t'ai engendré de mon sein » (Ps 109, 3). L'Alléluia reprend le même texte que l'Introït : « Le Seigneur m'a dit : "Tu es mon Fils..." » Le chant de l'Offertoire est un appel à se réjouir de la venue du Sauveur : *Lætentur caeli, et exsultet terra* (Ps 95, 11-13). Puis, à la fin de la messe, le chant de communion reprend la citation antérieure, qui répond à la fois à l'Introït et à l'Alléluia, et c'est le Père lui-même qui prononce ces mots : *In splendoribus sanctorum, ex utero ante luciferum genui te*. C'est un chant de joie : nous sommes passés du mode II mineur au mode VI majeur, mais la tierce mineure, si caractéristique de la mélodie de l'Introït, et même du Graduel, reste prédominante. On

ne trouve pas le texte de ce chant de communion dans les *témoignages* du Pr Dodd, mais quel coup de génie inspiré, de la part du compositeur inconnu, que de l'avoir utilisé pour prolonger le dialogue divin de cette façon jusqu'à la fin de la liturgie de la Messe de Minuit !

Compte tenu de la brièveté nécessaire de cet exposé, je n'ai pas l'intention de reprendre systématiquement tous les *témoignages* du Pr Dodd, mais je tiens à en mentionner encore deux ou trois en raison de leur importance particulière et parce qu'ils ont fourni les textes de certains des plus beaux chants. Le deuxième *témoignage* du Pr Dodd est une autre citation, assez longue, d'un Psaume : « Qu'est donc l'homme, que tu t'en souviennes, le fils de l'homme, que tu veuilles le visiter ? À peine le fis-tu moindre qu'un dieu ; tu le couronnes de gloire et de beauté pour qu'il domine sur l'œuvre de tes mains ; tout fut mis par toi sous ses pieds » (Ps 8, 5-7).

Pour être précis, la dernière partie de cette citation se lit en latin : *Gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum*. Il me semblait bien connaître ce passage : j'ai dû le réciter des centaines de fois. Ayant rapidement vérifié, j'ai constaté qu'effectivement il revenait fréquemment dans la liturgie, sous la forme de verset et de répons, répons court et répons long, d'Introït, de Graduel et de verset d'Alléluia –sept fois– et pas moins de quatorze fois sous la forme d'un chant d'Offertoire. Cependant, ce qui était curieux, c'est que ces chants n'apparaissaient pas dans les fêtes de Notre-Seigneur –sinon à la fête de la Transfiguration, beaucoup plus tardive– mais, dans la plupart des cas, aux fêtes de martyrs et, parfois, dans la vigile de saints, par exemple celle de saint Jean-Baptiste et de certains apôtres et évangélistes. Je jugeai alors nécessaire d'aller voir ce que le Pr Dodd disait de l'emploi de ce texte par les premiers auteurs chrétiens. En premier lieu, il montre comment, dans 1 Cor 15, 27, Paul affirme que « même la mort sera soumise au Christ parce que *toutes choses* sont, par décret divin, soumises au “Fils de l'Homme” » ; ainsi, le Pr Dodd laisse entendre que ce verset particulier du Psaume VIII se réfère effectivement au Christ. Il démontre ensuite que, pour Paul, « le triomphe du Christ sur la mort » était la garantie de la gloire pour toute l'humanité : « La promesse faite dans le Psaume VIII, selon laquelle l'homme, en la personne de Celui qui est “Fils de l'Homme” –ou, pour reprendre les termes de Paul : “l'Homme venu du ciel”– sera couronné de gloire et d'honneur, a été accomplie dans le Christ et elle s'accomplira pour tous ceux qui sont “en lui”. »

Mais alors, de qui, mieux que les apôtres et les martyrs, peut-on dire qu'ils ont été « en lui », « dans le Christ », unis à lui dans leurs souffrances et dans leur mort, et donc dignes d'être, avec lui, couronnés de gloire ? Mais aussi, quelle merveilleuse perspective, à terme, pour chaque chrétien !

Je voudrais vous faire écouter un exemple de l'emploi qui est fait de ce texte dans un chant d'Offertoire qui contient le début de ce *témoignage* du Pr Dodd : « Qu'est donc l'homme – *Quid est homo* », et qui, dans la musique, souligne bien les mots : *homo, hominis, eius, eum* – « Qu'est donc l'homme, que tu te souviennes de lui, le fils de l'homme, que tu veuilles le visiter ? » Ces mots constituent le sommet de ce chant, écoutez-les bien. La note la plus élevée porte sur le mot *homo*.

Il y a, dans toute cette étude, deux choses que je trouve particulièrement importantes et évidentes. En premier lieu, comme nous l'avons vu, c'est que les chantres qui ont composé ces chants liturgiques ont choisi des textes scripturaires prophétiques traditionnels et généralement acceptés ; en second lieu, ils ont mis ces textes en musique de façon à faire ressortir la manière dont ils ont été interprétés par l'Église. Par exemple, dans la liturgie de la vigile de Noël, le chant de communion souligne le motif de cette « visitation » d'En-Haut, de la venue du Christ. Le texte de ce chant, repris de la dernière partie d'un autre *témoignage* du Pr Dodd, est extrait d'Isaïe 40, 3-5 :

« Une voix crie dans le désert : “Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; tout ravin sera comblé, et toute montagne ou colline sera abaissée ; les passages tortueux seront rectifiés et les chemins raboteux seront nivelés. Et toute chair verra le salut de Dieu – *Revelabitur gloria Domini : et videbit omnis caro salutare Dei nostri*”. »

La mélodie commence assez sobrement dans la partie inférieure du registre modal. Puis, tout à coup, au mot *salutare*, elle s'envole. Ce texte est cité en totalité en Lc 3, 4-6 et, en partie seulement, chez les trois autres évangélistes.

À Pâques, nous célébrons la réalisation de ce salut par la mort et la résurrection du Christ. Après les exemples que nous avons déjà vus, il n'est pas surprenant de trouver d'abondantes citations scripturaires dans les liturgies de tout le temps pascal, et en particulier le jour de Pâques et dans l'octave de Pâques. *Hæc dies...* –« C'est le jour ! »– le Jour des jours, le jour où le Seigneur est ressuscité des morts : « Voici le jour que fit Yahvé, pour nous allégresse et joie . » Une fois encore, il s'agit d'une citation –ici, du Ps 117, 24–. Dans la liturgie occidentale, cette expression vibrante : *Hæc dies* se retrouve comme un leitmotiv, le jour de Pâques bien sûr, mais aussi à chaque heure de chaque jour de toute l'octave qui suit. Il devait nécessairement y avoir un rapport avec l'un des *témoignages* du Pr Dodd et, effectivement, nous ne serons pas déçus. Si le verset 24 de ce Psaume sert en quelque sorte de refrain, comme il y en a dans la psalmodie responsoriale, la liturgie cite de

nombreux versets de ce psaume, sinon même tous, parce qu'ils sont interprétés comme célébrant la victoire du Christ sur le péché et sur la mort.

Avant Pâques même, pendant la Semaine Sainte, on a un avant-goût de la Résurrection dans l'Offertoire : *Dextera Domini...*, mots qui reprennent les versets 16 et 17 de ce même Psaume : « La droite de Yahvé a le dessus, la droite de Yahvé a fait prouesse ! Non, je ne mourrai pas, je vivrai, et je publierai les œuvres de Yahvé. » Traditionnellement, ces deux versets sont chantés le Jeudi Saint et, au moment où nous entrons dans le mystère de la Passion, ils contiennent un message d'espérance. Ensuite, le premier Alléluia de Pâques, chanté pendant la Vigile pascale, reprend le premier verset de ce Psaume : *Confitemini Domino, quoniam bonus : quoniam in sæculum misericordia eius* – « Rendez grâce au Seigneur car il est bon, car éternel est son amour. »

Le jour de Pâques, le texte du Graduel est le célèbre : *Hæc est dies...*, suivi par le verset 1. Le lundi de Pâques, ce même Graduel est suivi par le verset 2 : « Qu'elle le dise, la maison d'Israël : éternel est son amour ! » Le mardi de Pâques, le *Hæc est dies...* est suivi d'un verset tiré d'un autre psaume (Ps 106, 2), qui s'adresse directement aux néophytes, aux nouveaux baptisés : « Ils le diront, les rachetés de Yahvé... » Le mercredi, le verset 16 réapparaît : « La droite de Yahvé... » ; enfin, le jeudi, on trouve un autre des *témoignages* bien connus du Pr Dodd, les versets 22 et 23 : « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire ; c'est là l'œuvre du Seigneur, et c'est merveille à nos yeux » – *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli : a Domino factum est, et est mirabile in oculis nostris.*

Les Graduels sont, en réalité, des chants « psalmiques » dont la composition minutieuse est fondée sur un certain nombre de formules mélodiques reconnaissables. Cela étant, leur chant laisse une certaine latitude, et les chantres expérimentés savaient choisir les mots sur lesquels ils souhaitaient mettre l'accent et qu'ils voulaient enjoliver. Ici, les mots importants sont *hic factus est caput anguli*. Le Pr Dodd cite trois auteurs néotestamentaires qui emploient ce verset. En premier lieu, Marc (12, 10-11) le met dans la bouche de Jésus lui-même : « Et n'avez-vous pas lu cette Écriture ? », demande-t-il après avoir raconté à ses auditeurs la parabole du maître de la vigne dont le fils a été assassiné par des vigneronns méchants. « La pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs... » – et il cite les deux versets–.

De son côté, après avoir appelé les chrétiens à se tourner vers le Christ : « Approchez-vous de lui, la pierre vivante... », Pierre (1 P 2, 7) cite le verset 22 parmi d'autres références scripturaires touchant au thème de la pierre. Imaginez tout ce que cette image de la pierre vivante devait signifier pour Pierre, que Jésus avait lui-même appelé « Képhas – le rocher » !

Luc enfin, auteur des Actes des Apôtres, est très explicite dans l'interprétation qu'il donne de ce verset qui, pour lui, prophétise manifestement la mort et la résurrection de Jésus. Il cite le discours fait par Pierre aux chefs des Juifs, aux anciens et aux scribes de Jérusalem, après qu'il eut été arrêté pour avoir guéri un impotent de naissance :

« Sachez-le bien, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus-Christ le Nazaréen, celui que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par son nom et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous. C'est lui *la pierre que, vous, les bâtisseurs, avez rejetée, et qui est devenue la pierre angulaire*. Car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » (Ac 4, 10-12)

Au début de cet exposé, je vous ai lu le passage des Actes des Apôtres qui se terminait par la conversion et le baptême du pieux Éthiopien et par sa déclaration de foi : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Nous avons commencé par le baptême, et je pense qu'il est bon que nous y revenions, surtout maintenant que nous avons évoqué la liturgie pascale : en effet, dans l'Église primitive, c'était à Pâques que les catéchumènes recevaient le sacrement du baptême.

Dans le livre du prophète Ézéchiel, on trouve une description remarquablement détaillée du Temple à venir. Vers la fin, le prophète observe les eaux vivifiantes qui sortent du côté droit du Temple, en coulant vers l'Est, pour descendre vers la mer : « Partout où passera le torrent, tout être vivant qui y fourmille vivra. Le poisson sera très abondant, car là où cette eau pénètre, elle assainit, et la vie se développe partout où va le torrent. » (Ez 47, 9)

La liturgie pascale a repris deux versets de ce chapitre d'Ézéchiel et, dans un élan d'inspiration, les a appliqués à Notre-Seigneur lui-même. Adapté d'Ez 47, 1 ; 8-9, ce texte dit : « Je vis l'eau s'écouler du côté droit du Temple, Alléluia ! Et tous ceux que cette eau atteignit furent sauvés, et ils chanteront : Alléluia, Alléluia ! »

Le Temple représente le Sauveur ressuscité, portant les marques de sa Passion, et l'eau s'écoulant du côté droit du Temple symbolise le sang et l'eau s'écoulant du côté percé par la lance. Nous avons ici, mystérieusement figurés, le sacrifice du Christ sur la Croix et sur l'autel, en même temps que le sacrement du baptême. Nous voyons les eaux vivifiantes du baptême s'écouler, depuis le côté du Seigneur, vers les catéchumènes. Je vous invite à écouter ce chant merveilleux, que la plupart d'entre vous devez bien connaître. Dans sa simplicité, il résume tout ce que nous avons découvert à propos de la conception qu'avait l'Église primitive du sacré, et qui est profondément

ancré dans les Écritures. Il souligne la manière merveilleusement éloquente dont cette plénitude de conception est à la fois enclose dans sa liturgie sacrée sacramentelle et exprimée par elle. Vers le milieu de la seconde phrase, ce chant atteint son sommet aux mots : *Salvi facti sunt... : Vidi aquam egredientem de templo, a latere dextro, Alleluia : et omnes, ad quos pervenit aqua ista, salvi facti sunt, et dicent, Alleluia, Alleluia !*

Vous voyez sans doute que ces chants, glanés dans la liturgie vivante, relèvent d'une catégorie complètement différente de celle des chansonnettes *profanes*, les chants de feu de camp, les futiles éphémères qui nous sont proposés, dimanche après dimanche, en lieu et place d'une musique qui est authentiquement *sacrée*, une musique qui revêt de beauté les mots prophétiques de la Sainte Écriture, une musique authentiquement *liturgique* qui enseigne, qui élève l'âme, qui est lumineuse, ou encore, pour reprendre une expression de l'abbé Hugues de Pluscarden, qui est « une icône de l'Ascension ».